

Les origines d'une économie globale

La séparation des civilisations, le cloisonnement du monde se brisent définitivement avec le débarquement de Christophe Colomb en Amérique et la circumnavigation de Magellan. La poussée expansionniste des monarchies européennes abat les frontières entre l'Europe et l'Amérique, entre l'Europe et l'Afrique sub-saharienne, entre l'Asie et l'Amérique. Et cet élan trace les contours d'une économie globale, axée sur les mines d'argent du Sud du continent américain, les plantations de canne à sucre d'Afrique de l'Ouest, les soies chinoises, les épices des Moluques, les routes transatlantiques et transpacifiques.

Jusqu'en 1492, la planète était divisée en systèmes agricoles distincts et pratiquement séparés. Les plantes étaient cultivées dans leurs foyers d'origine respectifs (le Moyen-Orient et la Chine principalement), et leur extension à des aires plus vastes n'impliquait pas l'intégration des agricultures : le passage sporadique d'un type de culture d'un système agricole vers un autre n'annulait pas le tracé bien net des frontières.

Les décennies qui suivent l'année 1492 signèrent aussi l'unification microbienne du monde, dans un processus douloureux et destructeur. La plupart des habitants des terres américaines furent exterminés par le simple contact avec des virus et des germes contre lesquels ils n'avaient développé aucune forme d'immunité. Jusqu'alors, l'évolution des maladies avait suivi un cours distinct dans l'Ancien et le Nouveau Monde, en raison du poids différent qu'y jouait l'élevage des animaux. Beaucoup de maladies de l'Ancien Monde, transmises à notre espèce par des animaux domestiqués, étaient les fruits empoisonnés de modes de vie paysans et sédentaires. Dans l'espace euro-asiatico-africain, caractérisé par des divisions géographiques et culturelles moins rigides, les barrières entre sous-systèmes microbiens s'étaient atténuées depuis longtemps. Quant à l'Europe, elle avait déjà payé, lors des épidémies de l'Antiquité et du Moyen Âge, le tribut qu'elle répercuta alors d'un seul coup sur les peuples du Nouveau Monde.

La rupture de l'isolement originel des populations bouleversa aussi le panorama linguistique mondial. Les langues indo-européennes, dès l'Antiquité, s'étaient diffusées dans de vastes régions de l'Eurasie. Elles reprirent alors leur expansion vers de « nouvelles Europes ». Mais c'est précisément cette expansion spectaculaire de quelques langues (en même temps que des cultures et des modes de vie qu'elles représentaient) qui a conduit à l'extinction d'une infinité d'autres idiomes. La diversité linguistique générale n'a cessé de diminuer. Des familles linguistiques entières ont dramatiquement rétréci. Beaucoup de langues qui en faisaient partie sont déjà éteintes, d'autres risquent de l'être dans un avenir proche. C'est le cas des langues amérindiennes, de celles parlées par les petits peuples de Sibérie et de l'Extrême-Orient russe, par les aborigènes d'Australie ou en Nouvelle-Guinée.

«L'âge de fer planétaire»

Les siècles de l'ère moderne, que nous pouvons appeler, avec Edgar Morin, « l'âge de fer planétaire », se caractérisent par une ambivalence foncière, par un mélange conflictuel de création et de destruction. Du côté de la création, on peut citer le tissage de liens entre individus, communautés, populations différentes, l'émergence d'un principe de tolérance, la découverte de la profondeur des innombrables cultures du monde, l'intérêt porté à des spiritualités, des musiques, des littératures autres. Du côté de la destruction, la prétention de certaines tesselles de la mosaïque planétaire à parler au nom du tout, et à s'ériger en tout. Les siècles de l'âge moderne ont ainsi été le théâtre d'une effrayante extinction de la majeure partie des cultures qui peuplaient la planète. Ils ont vu une poussée vers l'homologation des désirs, des valeurs, des spiritualités des individus et des collectivités, organisée par quelques rares cultures en position de force. Cette ambivalence continue à marquer le monde d'aujourd'hui. Grâce à la linguistique, à la génétique, à l'anthropologie, à l'archéologie, nous sommes en train de reconstruire l'histoire du peuplement de la planète par l'Homme. Mais, entre-temps, la plupart des cultures humaines se sont éteintes ou ont commencé leur agonie.

La menace atomique a été la sonnette d'alarme qui a secoué beaucoup de consciences, en dévoilant le pouvoir d'attraction pervers de l'anéantissement, de l'homologation totale dans l'abîme ultime du néant. Conséquence de cette conscience aiguë d'une menace globale, nous sommes devenus plus sensibles aux risques d'ordre environnemental. Après 1492, l'écroulement des barrières entre les populations humaines entraîne celui des barrières entre écosystèmes, transformant du même coup la nature des relations entre les populations et leurs écosystèmes. Les individus sont devenus de moins en moins dépendants des caractéristiques naturelles de tel ou tel lieu. Aujourd'hui, tous les repas de la journée se composent, partout, d'aliments produits dans le monde entier.

L'importance prise par la technologie a répandu l'illusion que l'espèce humaine s'affranchirait définitivement de la nature. Mais il n'en a pas été ainsi. Certes, les populations, de plus en plus mélangées, dépendent de moins en moins des écosystèmes locaux. Mais c'est aujourd'hui la survie de toute l'humanité qui est étroitement dépendante du fonctionnement d'un immense écosystème global et unique, dans lequel d'innombrables espèces vivantes œuvrent ensemble à maintenir les conditions environnementales adaptées à la floraison de la vie dans son ensemble, y compris la vie humaine.

Au cours de l'âge de fer planétaire, l'espèce humaine a perpétré un attentat non seulement contre ce qui reste des écosystèmes locaux, mais aussi contre cet écosystème global, ce qui nuit à la variété de sa propre espèce, mais aussi à celle de la vie dans son ensemble. Chaque année, le patrimoine génétique d'espèces vivantes disparaît, de délicats équilibres se rompent dans les écosystèmes locaux. La question est cruciale : ces attentats répétés à des portions de l'écosystème global finiront-ils, un jour ou l'autre, par atteindre de manière irréversible son fonctionnement général ? L'écosystème global possède d'immenses capacités de résilience, de résistance et d'autoréparation, et il est très peu probable que son existence soit irréparablement compromise par les actes inconsidérés de l'espèce humaine. Ce qui est plus probable, c'est que ces actes finissent par modifier précisément les conditions de l'écosystème

global qui permettent l'existence et la reproduction de notre espèce. Cela pourrait ouvrir la voie à de nouveaux équilibres, peut-être propices à d'autres formes de vie, mais peu favorables à la nôtre.

Les années 1940 avaient donné l'alerte sur l'extinction possible de l'espèce humaine par le déchaînement des forces de l'atome. Dans les décennies qui ont suivi, les risques se sont multipliés : réchauffement de la planète, pollution des sols et des eaux, raréfaction des ressources. Depuis sa naissance, l'humanité planétaire s'est laissée prendre au piège d'une constante antinomie. D'une part, nous avons compris le potentiel évolutif de la diversité, de l'interaction, de l'hybridation, de la flexibilité, de la redondance, de l'individualité. Et surtout, la diversité a prouvé sa force novatrice tout au long de l'évolution culturelle : dans les processus de création, individuels et collectifs, la nouveauté émerge d'abord là où il y a de la tension, de l'interaction, du métissage, du conflit entre différentes pensées ou schèmes mentaux.

Mais à côté de cela, nous sommes la proie d'une compulsion de répétition : la destruction de nombreuses sources de variété culturelle et biologique risque de se révéler un obstacle à l'évolution aussi bien à court terme (en réduisant fortement la créativité de l'espèce humaine) qu'à long terme (en perturbant gravement l'écosystème global). Il devient par conséquent urgent de s'interroger sur les origines de cette compulsion de répétition. Aux stades les plus anciens du processus d'homínisation, le fait d'appartenir à un petit groupe offrait un avantage sur la confrontation individuelle avec le monde. L'évolution humaine (biologique et culturelle) aurait donc valorisé les mécanismes de cohérence interne au sein des groupes, aux dépens des mécanismes d'interaction entre les groupes. S'il en a été ainsi, l'humanité – victime de son hérédité – a besoin d'une véritable ré-homínisation. Elle a besoin de se repenser, non pas à travers d'interminables conflits entre petits groupes, mais à travers les connexions qui, depuis l'individu singulier, conduisent à une totalité planétaire unique faite de collectivités multiples, d'ampleur et d'envergure diverses.